



# À LA RECHERCHE D'UN CERTAIN SILENCE

› Édith de La Héronnière

« Silencieux est le  
contour de la parole. »

Max de Carvalho, *les Degrés de l'incompréhension*, Arfuyen, 2014.

**U**n homme politique suédois de grande envergure et un photographe, Robert Adams, dont l'œuvre se caractérise par son esprit contemplatif, par son attention à la vie simple des êtres et des choses et par son inquiétude face à la défiguration des magnifiques paysages de l'Ouest américain, ont insisté, dans leurs métiers respectifs, sur l'importance d'un certain silence, celui vers lequel nous cheminerons ici pour tenter d'en définir les contours.

Robert Adams, né en 1937, s'interroge sur la beauté des photographies du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècle de l'Ouest américain. Ce qu'il y voit, entre autres, c'est la qualité invisible du silence dont elles sont nimbées. Leur spécificité tient, selon lui, en partie à l'extraordinaire silence qui régnait dans les plaines de l'Ouest, où seul le vent venait balayer l'immensité, en l'absence presque totale d'arbres et d'oiseaux. Qu'une image captée par un objectif puisse rendre cette impression de nature si peu visuelle, voilà qui a intrigué

Robert Adams et qui a inspiré toute son œuvre. Il ne se contente pas d'en faire le constat, il en creuse la signification et la confronte avec l'espace, tissant un fil entre le paysage, le regard porté sur lui et l'intériorité du photographe. « Les images de paysage ont, je pense, trois vérités à nous offrir : géographique, autobiographique et métaphorique. La géographie seule est parfois ennuyeuse, l'autobiographie, souvent anecdotique, et la métaphore, douteuse. Mais ensemble [...], ces vérités se consolident l'une l'autre et renforcent ce sentiment que nous essayons tous de garder intact : une tendresse pour la vie » (1), écrit-il. Les photographes américains de cette époque lointaine vivaient avec le silence et savaient en leur for intérieur le cultiver et faire fructifier cette valeur indispensable pour qu'advienne l'image qui serait fruit de leur manière de regarder autant que de la réalité de ce qu'ils regardaient.

Adams, il faut le dire, nous surprend, à ce sujet, dans son ouvrage sur le beau en photographie, en se référant non seulement à ces premiers photographes qu'il admire mais au diplomate suédois Dag Hammarskjöld, qui fut secrétaire des Nations unies de 1953 à sa mort en 1961 dans un très probable attentat déguisé en accident d'avion. Hammarskjöld fut aussi un alpiniste et un photographe passionné. En lui s'unissaient la plus haute exigence politique et l'amour des vastes paysages, comme ceux de la Laponie. Robert Adams, dans son ouvrage, fait allusion au dernier passage des carnets de Dag Hammarskjöld : « Dans ce poème il évoque le supplice qu'impose au regard notre monde moderne défiguré, il décrit ses souvenirs d'une géographie meilleure, et il parvient à une découverte » (2) : celle d'une régénération possible à tout moment du regard par une prise de distance, une mise en perspective, et une sorte de réactivation de l'attention à la vie, quelle qu'elle soit devenue :

Édith de La Héronnière est philosophe et écrivain, auteur notamment de *Teilhard de Chardin, une mystique de la traversée*, (Albin Michel, 2003), de *Vézelay, l'esprit du lieu* (Payot, 2006), de *Joe Bousquet, une vie à corps perdu* (Albin Michel, 2006), de *Promenade parmi les tons voisins* (Isolato, 2007), du *Labyrinthe de jardin ou l'art de l'égarement* (Klincksieck, 2009), de *Mais la mer dit non* (Isolato, 2011) et des *Contes des sages pèlerins* (Seuil, 2012).  
› editheronniere@wanadoo.fr

« Les saisons ont changé  
et la lumière  
et le temps  
et l'heure.  
Mais c'est le même pays.  
Et je commence à en connaître la carte  
et les points cardinaux. (3) »

Autant dire que cette spécificité que Robert Adams détecte dans les photographies anciennes, il la réclame plus généralement pour notre manière d'appréhender le monde – la recherche d'un silence « adéquat », sans doute plus métaphorique que simplement acoustique.

Le photographe et l'homme politique se sont tous les deux employés à redécouvrir l'endroit exact où nous nous trouvons, non seulement pour ce qui concerne les lieux géographiques, mais aussi les lieux psychiques et symboliques dans lesquels se situe notre action, et tous les deux ont fait appel, en cette tâche, à la nécessité et à la vertu d'un certain silence.

Silence et espace sont indissociables. Le silence advient lorsqu'on donne de l'espace à ce que l'on regarde, à ce que l'on crée, à l'action, qu'elle soit politique, artistique ou quotidienne. Et l'action prend sens et valeur à la mesure du silence dans laquelle elle baigne. Il n'est pas question, bien sûr, de la seule absence de bruit, laquelle peut avoir des aspects mortels, comme au fond d'une mine, où règne un silence abyssal : une fois passée la stupeur de ne rien entendre monte un sentiment presque insoutenable. Dans ces galeries souterraines creusées dans la roche, pas un ruisseau ne coule, pas une eau ne chuinte de stalactites ou stalagmites, pas un animal rampant ou volant ne s'aventure. Dans les profondeurs de la terre, l'homme est seul avec lui-même à un degré extrême. Hormis lui, toute vie est absente. Nous écoutons le rien. Il fait mal aux oreilles. Peut-être anticipe-t-il notre séjour futur dans la tombe. Ce silence-là n'est manifestement pas approprié à la vie, même si l'absence de bruit est ce à quoi chacun d'entre nous aspire dans les grandes villes, où le vacarme altère durablement nos perceptions, et pas seulement sur le plan auditif. Robert Adams évoque, à ce propos,

ce jour où il se trouvait sur un plateau du Colorado, occupé à photographier une église. Le calme régnait lorsque survint un bruit énorme, indescriptible, qui envahit le ciel en quelques secondes. Un avion militaire passait. Ensuite tout redevint calme comme avant mais, écrit-il, « l'identité du lieu, étroitement liée au silence absolu de l'espace, était perdue pour moi ».

Le silence dont il est ici question relève d'une sorte de catharsis. Il s'apparente à l'espace libre de toute rumeur dont dépend notre appréhension du monde. Celui-là s'obtient par un travail de défrichage, « un art de la privation » ainsi que George Steiner définissait le classicisme, un travail d'élagage qui se reconnaît et s'apprécie dans bien des œuvres littéraires, musicales ou picturales, un art de faire taire, en soi et autour de soi, les infinis bruits de fond qui entravent la perception directe et empêchent de goûter à la simple et pure présence de ce qui peuple nos géographies physiques et mentales. Il a à voir avec l'espace que l'individu parvient à dégager autour de ses œuvres les plus diverses.

Il n'est pas sans rapport avec une certaine pénombre. N'est-ce pas lui que l'on reconnaît en filigrane dans le livre de Tanizaki Junichiro *Éloge de l'ombre* (4) ? En célébrant l'art japonais de la laque, la lumière des lanternes, l'architecture des temples et d'une façon plus générale les envoûtements dispensés par l'ombre et la manière qu'a la civilisation japonaise, dans le moindre de ses aspects, d'entretenir l'énigme afin de mettre en valeur la saveur des moindres choses, Tanizaki évoque à sa façon cette qualité de *retenue*, un terme adorable par la diversité de ses acceptions et l'infinité de ses conséquences dans la pierre et dans la maison, dans le papier et dans la manière de peindre, dans le théâtre nô et dans la musique japonaise, laquelle perd une partie de son charme avec les haut-parleurs et les amplificateurs.

Les mêmes traits se reconnaissent en Occident dans certaines musiques. Vladimir Jankélévitch a consacré un ouvrage à Isaac Albéniz, Deodat de Séverac et Federico Mompou, *la Présence lointaine* (5), où nous retrouvons cette notion de *retenue* qui entre en jeu aussi bien dans l'agencement des notes que dans l'art de l'interprète, Federico Mompou, en l'occurrence, à ménager le silence – art tout en subtilités paradoxales puisque la musique est affaire de sons, le contraire même

du silence. Évoquant la *Música callada* de Mompou, qui fut inspirée au compositeur par saint Jean de la Croix, Jankélévitch écrit : « Ce que veut Mompou, à la recherche de la *soledad sonora*, c'est atteindre le point inatteignable où la musique est devenue la voix même du silence, où le silence s'est fait musique » (6) et Jankélévitch ajoute un peu plus loin dans la même page : « Pour pouvoir entendre ce chant, il faut d'abord faire taire le tumulte des vaines paroles ou retrouver la voix secrète au centre de ce tumulte », ce que nous pouvons définir comme le fait de créer un espace, un « silence approprié » autour des notes. Quiconque connaît la musique pour piano de Federico Mompou (7), ses *Paisajes*, ses *Cançó i dansa*, ses *Charmes*, y reconnaît cette justesse musicale, faite de *retenue* et d'un calme ardent.

Ce que Robert Adams voyait dans les paysages photographiés de l'Ouest américain, ce mariage, capté par l'objectif, de l'échelle et de la forme, capable de rendre l'impression de silence, se perçoit d'une autre manière dans certaines architectures. Dans les églises romanes d'Occident, où la lumière est filtrée par les vitraux d'albâtre, la forme de l'espace définie par les voûtes en berceaux est faite pour ménager le recueillement et l'intériorité. Notre art roman fut surtout rural, parsemant les campagnes de ces petits sanctuaires dont le style correspondait à une manière de vivre et de penser, où place était faite à l'ombre et au silence. Cet art fut relayé par l'architecture gothique, essentiellement citadine et pleinement ouverte à la lumière et aux rumeurs de la ville. C'est toute la différence qui existe entre la silencieuse Germigny-des-Prés et la bruyante Notre-Dame de Paris – deux styles d'architectures sacrées appelant l'une le chant grégorien, l'autre les trompettes de la Résurrection.

Il est intéressant de retrouver aujourd'hui une ambiance « romane » dans nos musées où la pénombre, sans doute destinée à protéger les œuvres d'une lumière trop vive, oblige moralement à ce silence grâce auquel les œuvres sont mieux accessibles au regard et comme baignées du mystère de leur création. Nos musées seraient-ils devenus, à leur insu, des temples ?

Le silence de la *retenue* est ce qui nous manque le plus, un manque qui a atteint un degré jusque-là inconnu dans nos sociétés livrées aux bavardages, aux avis superposés à l'infini dans les cerveaux au point qu'il

faillie, dès le matin, faire un tri drastique et jeter à la corbeille une bonne partie de la paperasse mentale que l'on risque d'ingurgiter – scoops, opinions, sondages en tous genres, perspectives, annonces démenties quelques minutes plus tard, publicités et inquiétudes sur les cours du poisson et de la Bourse. Un énorme bruit de fond bourdonne en permanence à nos oreilles et constitue un véritable bouchon de cérumen pour la conscience et la vigilance. Ce n'est pas nouveau, mais les proportions en sont devenues aussi immaîtrisables que le nuage de pollution épais de plusieurs kilomètres au-dessus du sous-continent indien.

Si bien qu'il nous faut produire un incessant travail pour ouvrir le chemin vers ce que Robert Adams appelle « un silence adéquat », ce silence propre à chacun, unique – cette zone de sérénité, hors passions et rumeurs, grâce à laquelle l'esprit et le corps peuvent agir à bon escient ; ce champ de calme préservé à force de soin et d'attention mâtinés d'un solide sens du sacré (ce même sens qui permet d'écrémer l'inutile). Point n'est besoin pour cela de se retirer du monde, ni de se faire moine ou nonne. C'est au contraire le plus bel exercice d'amitié pour le monde dans lequel nous vivons que de pouvoir le regarder tel qu'il est avec une certaine qualité de fraîcheur grâce à l'espace vital du silence dégagé autour de nos pensées et de nos actes, et ce n'est pas la moindre des tâches des responsables, qu'ils soient politiques, culturels ou sociaux.

Les carnets du diplomate Dag Hammarskjöld témoignent de cet effort incessant pour laisser libre un espace autour de son action politique, laquelle fut, on le sait, l'une des responsabilités les plus lourdes qui puissent peser sur un homme. À relire ses pensées, à suivre tout au long de ce recueil ses réflexions intimes, cet effort est très précisément décrit au fil des jours. Il porte sur l'extrême difficulté de sa fonction, laquelle rencontra des obstacles majeurs et se heurta à des critiques incessantes, et sur l'importance de la parole juste – ni emphatique, ni hermétique, ni creuse, ni vaine –, la parole nimbée de silence, en somme :

« *Le respect de la parole* est une des premières exigences de la discipline qui peut conduire un homme à la maturité – intellectuellement, émotionnellement et moralement. Le respect de la parole – s'en servir avec le soin le plus scrupuleux – est la condition de la sagesse et de la justice. »

puleux et un amour incorruptible de la vérité – est aussi pour la société et la race une condition de développement. Abuser de la parole est témoigner du mépris aux hommes. C'est miner les ponts et empoisonner les sources. Et c'est nous faire reculer sur le long chemin du devenir humain. (8) »

Du pouvoir qui lui a été confié, il refusera toujours de se prévaloir :

« Ta charge ne te donne jamais le droit de commander. Seulement le devoir de vivre d'une manière qui permette aux autres d'accepter tes ordres sans s'avilir. (9) »

Dag Hammarskjöld définit pour lui-même une règle de vie, en forme de métaphore agraire :

« Conserver le silence intérieur – au milieu du vacarme. Rester ouvert, calme, un terreau humide dans les ténèbres fertiles, où la pluie tombe et où germe le blé – quel que soit le nombre de ceux qui à la lumière aride du jour piétinent les champs dans un tourbillon de poussière. »

Et dans ses notes de l'année 1956, il relève cette pensée de Maître Eckart :

« Tu dois avoir l'esprit élevé, un esprit brûlant dans lequel, néanmoins, règnent un calme qui ne se trouble pas et le silence. (10) »

Hammarskjöld concevait le pouvoir et la politique comme un devoir et un service. Il faisait aussi l'expérience quotidienne de la fragilité de la vie intérieure parasitée par le tumulte et les vaines paroles. Mais qu'est-ce que la vie intérieure sinon cette zone de l'âme où tout s'accomplit mais qui est pourtant aussi fragile qu'une sensitive, cette plante qui se rétracte au moindre effleurement, où les perceptions pour être vives n'en sont pas moins vulnérables, mises en péril non pas tant par autrui que par soi-même, par cette facilité étonnante qu'a l'homme à se laisser distraire et

envahir par le chaos qui règne aussi bien dans la rue qu'en son for intérieur et empiète sur cet espace préservé grâce auquel la vie des sens et de l'âme, les deux étroitement unis, prend à la fois sa saveur et son relief.

La réflexion de Robert Adams rejoint tout naturellement celle de Dag Hammarskjöld ; elle concerne la photographie de paysage, dont Adams est un maître, mais elle peut s'étendre à tous les arts et à l'action humaine en général. Dans la littérature, la peinture, la sculpture, les exemples ne manquent pas d'hommes « en train de lutter pour trouver leur propre silence ». En politique, les cas sont plus exceptionnels. Pourtant, ce silence métaphorique a un rapport étroit avec notre vie intime, celle de la réflexion, celle des rapports humains, de la délicate approche des autres, de la toujours difficile compréhension du monde, de notre désir de connaissance. Il est la condition nécessaire de l'amitié, de la conduite des hommes, de la place faite au bien public dans l'exercice du pouvoir, et sans doute aussi de la place faite au sacré – à Dieu, pour certains – dans nos vies. Il se retrouve dans la notion de *sprezzatura*, cet art du *minus dicere* dont Cristina Campo a défini les contours dans un unique et précieux ouvrage, et c'est peut-être lui qu'ont voulu privilégier les Nobel en couronnant un Le Clézio ou un Modiano, ce silence dans lequel mûrit une qualité rare d'écriture.

Pour finir, laissons parler le poète :

« Silence qui chante  
ténèbres remplies de rayons  
lumière  
qui cherche sa correspondance  
dans une mélodie  
silence  
qui cherche sa délivrance  
par des paroles  
vie  
dans l'ombre de la terre  
combien rares plante et fleur  
combien rare le fruit. (11) »



- 1 Robert Adams, *Essais sur le beau en photographie*, Fanlac, 1996, p 33
- 2 *Idem*, p 38
- 3 Dag Hammarskjöld, *Jalons*, Le Félin 2010, p 235
- 4 Tanizaki Junichirô, *Éloge de l'ombre*, traduit du japonais par René Sieffert, Publications orientalistes de France, 1977
- 5 Vladimir Jankélévitch, *la Présence lointaine, Albeniz, Séverac, Mompou*, Le Seuil, 1983
- 6 *Idem*, p 155
- 7 Federico Mompou, *Complete Piano Works*, 4CD, Brilliant Classics 6515, 2009
- 8 Dag Hammarskjöld, *op cit*, p 133
- 9 *Idem*, p 127
- 10 *Idem*, p 163
- 11 *Idem*, p 82